

Numérisation du traité d'Augustin Chambon

Titre : Du Sabre à pied, conseils pratiques sur son emploi en campagne

Auteur : Augustin Chambon

Publié : Paris – H. Charles-Lavauzelle

Date de publication : 1911

Cet ouvrage a été numérisé à la Bibliothèque Nationale de France (BNF), avec le financement de la FFAMHE.

Ce document est téléchargeable à cette adresse :

<http://www.ffamhe.fr/collectionpalas/sabre-a-pied-chambon.pdf>

La mise en ligne de cette numérisation entre dans le cadre du projet PALAS et l'ouvrage rejoint la Collection PALAS :

http://www.ffamhe.fr/collection_palas

8V
34836

42
29
Augustin CHAMBON

Adjudant Maître d'escrime au 142^e Rég. d'Infanterie.

DU SABRE A PIED



Conseils pratiques

sur

son emploi en campagne

Avec 15 photographures dans le texte



PARIS

Henri CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire

10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

DE SABBRE A PIED

SEIN... VANDERLIE

AVANT-PROPOS

Que de fois avons-nous entendu dire par des officiers subalternes d'infanterie : « Pourquoi sommes-nous armés d'un sabre et à quoi peut bien servir celui que nous avons ? »

Question qui suppose bien des doutes, nous semble-t-il : beaucoup d'officiers, en effet, estiment que le sabre dont ils sont armés est sans emploi.

Ces officiers ont-ils tort ? Faut-il abonder dans leur sens ? En somme, que penser et conclure d'opinions systématiquement opposées au maintien du sabre pour l'officier à pied, ou d'opinions peu fondées sur son utilité ?

En toute impartialité, on comprend parfaitement qu'à son seul aspect le sabre réglementaire d'infanterie se soit attiré d'acribes critiques. Un escrimeur tant soit peu expert dans son art est vraiment obligé de reconnaître que ce sabre ressemble plutôt à une arme de panoplie qu'à une véritable arme de guerre. Il ne répond que très imparfaitement à son but : garde, poids, centre de gravité, fabrication, forme, longueur, largeur et épaisseur de la lame tant à la pointe qu'au talon, rien de tout cela n'offre aucune des conditions de force et de sécurité attendues d'une arme faite pour le combat.

Sont-ce pourtant là des raisons suffisantes de ne vouloir même en admettre le principe dans l'infanterie ? Un fantassin sabrant est un non-sens, disent les détracteurs du sabre ; cette arme, si elle en est

une, est tout au plus bonne pour l'apparat, non pour la guerre, où elle sera un embarras, une gêne, où le moindre choc qu'elle aura à supporter la brisera comme verre. Voyez les Anglais, ajoutent-ils ; en gens pratiques, ils ont donné un fusil à leurs officiers subalternes : c'est donc avoir reconnu que le sabre est insuffisant.

Nous-même avons vu sur un journal militaire, lors d'une polémique au sujet de l'escrime dans l'armée, que le célèbre maréchal Bugeaud avait été partisan de sa suppression. Il ne nous appartient pas de discuter la science de ce grand capitaine. Mais nous serions cependant bien curieux de savoir s'il était escrimeur au sabre. Jusqu'à preuve du contraire, nous nous permettrons d'en douter : s'il avait connu les réels avantages de cette arme, il n'aurait certainement pas été enclin à la voir ôter de l'armement de l'officier. Tant il est évident qu'on ne saurait avoir une bonne opinion de ce que l'on ignore.

Et, d'ailleurs, une quelconque critique réclame une certaine compétence en la matière. Qu'il soit demandé à des professionnels ou à de forts amateurs au sabre, qui voudront bien expérimenter ou apprécier ce que nous exposons au cours de ce petit traité, ce qu'ils préféreraient dans le combat à l'arme blanche, d'un fusil avec baïonnette ou d'un sabre avec son fourreau. Nous ne croyons pas trop nous avancer en disant que la majorité, la totalité peut-être, choisira le sabre.

A notre avis, dans ce genre de combat, aucune arme ne peut lui être comparée. On oublie trop souvent que le sabre a deux qualités très importantes : il frappe d'estoc et de taille. Enormes avantages, qu'aucune autre arme ne possède à un si haut degré, qui, joints au peu de champ que nécessite son emploi

et celui de son fourreau, en font l'arme par excellence du corps à corps.

Certainement — nous en avons déjà convenu — nous n'attendrions pas tous ces services du sabre actuellement en usage. Acceptable pour la vie de garnison, les exercices, les manœuvres, ne pourrait-il pas être remplacé, au moment de la mobilisation, par un autre plus robuste, plus solide, mieux en main, avec lequel nos officiers pourraient affronter sans crainte n'importe quelle arme blanche ?

Pour nous, le sabre idéal devrait avoir une garde en tôle d'acier bronzée et non en cuivre, ce qui lui permettrait de recevoir des chocs sans casser; la forme de cette garde, entourant parfaitement la main, serait pleine, afin d'éviter des coups de pointe à travers les branches. La poignée serait en bois dur, moyennement grosse, afin que la main puisse bien l'embrasser. La lame, présentant un dos et légèrement courbe pour être plus forte, aurait une longueur de 0^m,88 environ, une largeur au talon de 0^m,03, allant en s'amincissant jusqu'à la pointe qui, à 0^m,12 ou 0^m,13 de celle-ci, aurait encore 0^m,02 ; son épaisseur au talon serait de 0^m,007 et s'amincirait aussi jusqu'à la pointe. Comme pour le sabre de cavalerie ou d'adjudant d'infanterie, la lame aurait des gouttières, ce qui l'allégerait. Le fourreau, bronzé, serait en tôle d'acier assez épaisse pour éviter de se fausser sous les chocs.

Sans doute, les mesures que nous indiquons n'ont rien d'absolu. Elles se rapprocheraient pourtant beaucoup de celles d'un sabre pratique, maniable, et dont le centre de gravité serait le plus près possible de la main.

Il est presque inutile d'ajouter que ce sabre devrait provenir d'une maison réputée pour la fabrication des lames : le prétexte d'achat à bon marché n'est pas

admissible quand il se fait au détriment de la qualité.

Tel est le sabre que nous préconisons : par les conseils qui suivent nous essayerons de prouver que, maniée par une main vigoureuse et expérimentée, une pareille arme est aussi dangereuse pour l'assaillant que n'importe quelle autre.

Car si l'on en juge par les enseignements des récentes campagnes, bien des cas se présenteront, dans la guerre moderne, où des combats à l'arme blanche décideront de la victoire : est-il superflu de s'y préparer dès le temps de paix ?

Le moyen est à la portée de tous, d'ailleurs. Bien que, dans l'infanterie, l'enseignement du sabre ne figure plus dans le programme d'instruction de la troupe, nos officiers pourraient s'exercer à son maniement avec le concours des maîtres de l'armée. Personnellement, après avoir commencé notre carrière militaire dans la cavalerie, notre expérience en escrime nous a permis d'établir diverses tactiques à employer de préférence. Elles sont fort simples ; dans le combat, on ne saurait songer à composer un jeu de contre-ripostes : on doit parer au plus pressé, et, du reste, le poids de l'arme s'opposerait à l'exécution de fioritures de salle d'armes.

Nous fixerons donc ces règles qui ont été le but de nos recherches et qu'un peu de travail fera connaître et appliquer avec succès. Ainsi, nous pourrions envisager les différents cas dans lesquels pourra se trouver un combattant à pied armé du sabre, en lui indiquant les moyens à employer dans chacun d'eux.

Au préalable, il ne sera pas inutile de donner quelques explications sur la nomenclature du sabre, la manière de le tenir, la garde, les lignes et positions de la main, l'attaque, la parade, la riposte, le croisé,

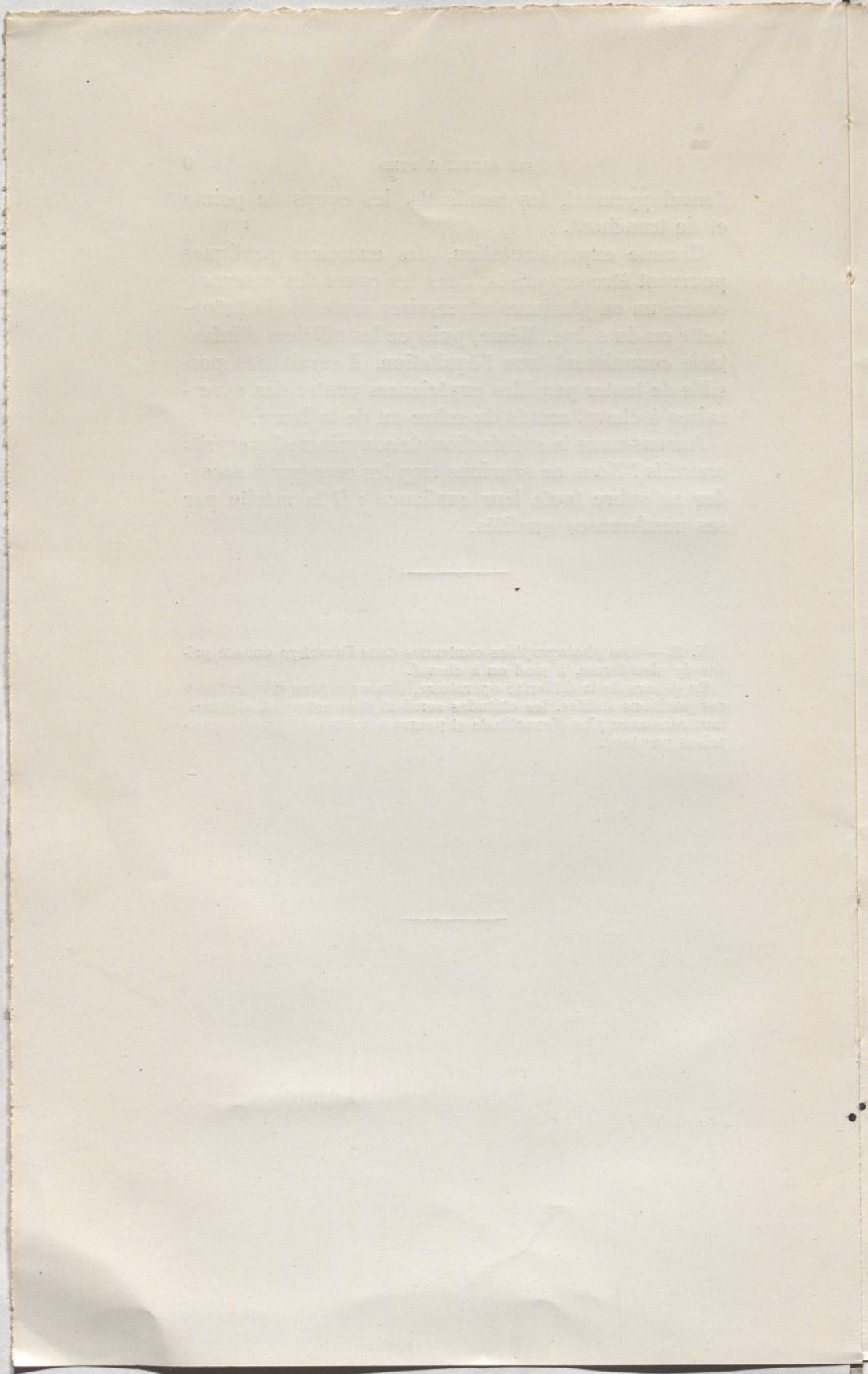
l'enveloppement, les moulinets, les coups de pointe et de tranchant.

Comme expérimentation, des exercices pratiques pourront être organisés, dans les cours des casernes, contre un ou plusieurs adversaires armés de la baïonnette ou du sabre. Même, puisque les officiers d'infanterie connaissent tous l'équitation, il serait très possible de tenter pareilles expériences contre des adversaires à cheval armés du sabre ou de la lance.

Aurons-nous la satisfaction de convaincre les esprits craintifs ? Nous ne saurions trop les engager à accorder au sabre toute leur confiance : il la mérite par ses nombreuses qualités.

N. B. — Les photographies contenues dans l'ouvrage ont été prises de pied ferme, à pied ou à cheval.

En dehors de la difficulté opératoire, il nous a paru que, grâce à ces positions stables, les attitudes seraient plus nettement définies, montrées avec plus d'exactitude et pourraient ainsi mieux être comprises par tous.



DU SABRE

Le sabre est divisé en deux parties : la *lame* et la *monture*.

La lame présente : la *pointe*, partie faible ; le *talon*, partie forte ; le *milieu*, partie moyenne ; le *dos*, le *tranchant* ; le *plat* et la *soie* engagée dans la monture.

La monture comprend la *poignée* et la *garde*, cette dernière construite de façon à couvrir la main.

Manière de tenir le sabre.

La poignée dans la main droite et non dans la gauche, car alors la garde ne couvrirait plus la main ; le pouce allongé sur le dos de la poignée et les quatre autres doigts entourant celle-ci. Cette position du pouce facilite la parade, sert à mieux diriger l'arme, permet de résister plus fortement aux chocs reçus ; si ceux-ci étaient trop nombreux, ils pourraient à la longue déplacer le pouce en le faisant réunir aux autres doigts ; mais, dans la mêlée par exemple, cela n'offrirait pas grand inconvénient.

Ne pas oublier d'engager la dragonne dans le poignet, le coulant serré autour de lui : dans l'hypothèse d'un désarmement dû à une cause quelconque, le sabre pourra être ainsi rattrapé.

De la garde.

La garde est la meilleure des positions qui per-

mettent, avec le plus de facilité, l'attaque et la défense.

Le bras droit à demi allongé, les ongles en dessous, le coude le plus en dedans possible, sans pour cela



Fig. 1.

se contracter, le poignet à hauteur et en face de l'épaule droite, le tranchant à droite et plus élevé que le dos, le sabre ne présentant pas ainsi le plat de la lame ; le fourreau dans la main gauche, placé

en avant du corps et sensiblement parallèle au sabre. Il est également avantageux d'avoir les pieds un peu écartés et de s'asseoir légèrement sur les jambes (*fig. 1*).

Cette position (main de tierce) doit être prise aussitôt qu'on se voit menacé ou que, soi-même, l'on veut attaquer. Elle facilite la défense de la ligne basse et permet l'attaque avec plus de force et de sûreté.

Des lignes et des positions de la main.

Dans la position de la garde, il y a deux portions d'espace dans lesquelles se meut le sabre ; on les appelle lignes. La *ligne haute* comprend tout l'espace au-dessus du poignet et la *ligne basse* comprend tout l'espace en dessous du poignet.

La main peut prendre différentes positions : *main de tierce*, position de la garde, et *main de quarte*, les ongles en dessus. Ces positions se subdivisent elles-mêmes en : *main de tierce haute* ou *basse* (1) et *main de quarte haute* ou *basse*, suivant que la main et la pointe sont plus ou moins élevées ou baissées.

De l'attaque.

L'attaque permet de prendre l'offensive et donne ainsi l'avantage sur l'adversaire qui, avant d'attaquer lui-même, doit songer à se défendre d'abord.

L'attaque doit être vive, rapide et donnée avec toute la longueur du bras, en lâchant l'épaule et sans trop se fendre. Elle peut être portée, suivant le cas, les ongles en dessous (main de tierce), le coup a alors plus de force, et les ongles en dessus (main de quarte).

(1) Cette dernière est aussi appelée *main de seconde*.

Aussitôt le coup porté, qu'il ait touché ou non, revenir de suite à la position de la garde pour être prêt à parer une riposte adverse ou porter soi-même une nouvelle attaque. Il est de toute évidence que, si le coup porté a touché, il n'est pas nécessaire que le sabre reste dans la plaie ; on comprend aisément que, quoique touché, l'adversaire ne sera pas immédiatement hors de combat et pourra, sur cet instant de répit, aussi court soit-il, porter un autre coup qui aura des chances de succès si l'on n'est en garde.

Donc, rapide reprise de garde aussitôt l'attaque portée.

De la parade.

La parade a pour but d'écarter du corps une attaque quelconque.

Elle devra toujours être faite avec la partie forte de la lame (talon), en présentant le tranchant, la main assez loin de la partie menacée, le bras à demi allongé.

Si l'attaque adverse arrivait avec force et vitesse et que la parade soit faite trop près du corps, on risquerait de ne pouvoir résister assez fortement et d'être touché ; de même, si on parait avec la pointe ou le milieu de la lame, l'attaque adverse, en vertu de la vitesse acquise, pourrait toucher, la résistance rencontrée étant insuffisante.

La parade d'un coup quelconque sera également toujours faite par opposition, c'est-à-dire en accompagnant l'arme adverse en dehors de la ligne du corps, sans secousse et par la seule action du poignet. Cette manière permet, tout en parant, de résister à la force de l'attaque.

Il existe d'autres façons de parer : par la parade

de *tac*, ou détachée, et par le *contre*. Mais nous ne les croyons pas praticables sur le champ de bataille.

De la riposte.

La riposte est une attaque succédant à une autre attaque parée.

Elle suivra l'attaque, soit immédiatement, soit après un intervalle de temps plus ou moins long déterminé par les mouvements de l'adversaire.

La riposte directe est la plus simple, la meilleure, et arrive le plus vite, ne donnant pas à l'adversaire le temps de porter une nouvelle attaque sur une parade sans riposte.

Elle pourra aussi s'exécuter contre une lance ou un sabre, en tournant après la parade le poignet sur place, de telle sorte que le tranchant soit de nouveau en avant : c'est ce que l'on appelle *doubler le coup de sabre*.

Nous parlerons peu de la contre-riposte, qui est l'attaque qui suit la parade de la riposte. Elle ne peut trouver son emploi qu'en salle : sur le terrain, des adversaires la recherchant ou pouvant l'exécuter seront excessivement rares.

Du croisé et de l'enveloppement.

Le croisé et l'enveloppement sont des parades spéciales, qui consistent à s'emparer avec la partie forte de la lame (talon), de la partie faible de l'arme adverse (pointe) : le croisé, en ramenant celle-ci de la ligne haute dans la ligne basse et réciproquement, et l'enveloppement, en la ramenant dans la ligne du départ, c'est-à-dire de la ligne haute dans la ligne haute et de la ligne basse dans la ligne basse. En

résumé, le croisé fait décrire au sabre un demi-cercle et l'enveloppement un cercle complet.

Ces parades seront toujours faites par opposition, avec le fort de la lame, par la seule action du poignet et surtout sans lâcher l'arme adverse. Ce dernier point est capital ; car, dans le cas contraire, on risquerait d'être touché tout en touchant soi-même, tandis qu'en maintenant parfaitement l'arme opposée on en reste maître et la riposte peut être lancée en toute sécurité.

Le croisé et l'enveloppement seront employés de préférence contre le sabre et plus spécialement encore contre la lance. Il est évident qu'un combattant armé de la lance aura bien moins de force pour résister à l'enveloppement d'une arme telle que le sabre, relativement court, le sabre dans son contact avec la lance ayant son point d'appui tout près de la main.

Des moulinets.

Les moulinets font décrire au sabre un cercle étendu dans n'importe quel sens, soit horizontal (au-dessus de la tête), soit latéral (sur les côtés du corps).

Ils seront faits avec le bras allongé, en ouvrant légèrement les derniers doigts pendant leur exécution, ce qui aide au mouvement, le pouce et l'index serrant constamment la poignée, sans contracter l'épaule, qui doit rester libre, ainsi que l'articulation du poignet.

Par la pratique, on arrivera en peu de temps à les exécuter correctement : on s'habitue ainsi à ne pas abandonner le sabre, le laisser aller seul. Les moulinets, en outre, assouplissent le poignet et donnent plus de force de pénétration au coup de tranchant. Ils sont, au sabre, ce que le doigté est au

fleuret. Avec le sabre droit d'infanterie, ils ont surtout pour but la défensive : en les employant contre plusieurs adversaires, il est possible de se dégager, de trouver même l'occasion, par un enveloppement, de lancer un coup de pointe ou de tranchant ou encore un coup de manchette.

Des coups de pointe et de tranchant.

Le sabre d'infanterie permet l'usage du coup de pointe et du coup de tranchant ; mais sa forme favorise surtout le coup de pointe.

Si le sabre était courbe, le coup de tranchant pourrait encore avoir assez de rendement, le cintre de la lame faisant arriver au point de contact toute la force du coup ; comme il est droit, ce coup se perd, pour ainsi dire, dans toute la longueur de la lame et ne paie pas l'effort donné pour le porter.

Afin que le coup de tranchant ait l'efficacité voulue, l'effort à faire doit être assez considérable ; le mouvement est large, par suite arrive plus lentement et découvre davantage. Par contre, le coup de pointe nécessite un bien moindre effort, arrive bien plus vite (résultant du déploiement du bras seul), couvre un peu mieux, a plus de sûreté et, au point de vue blessure, est plus à craindre que le coup de tranchant.

L'attaque par le coup de tranchant s'exécutera en faisant décrire au sabre, en étendant le bras, un moulinet, soit horizontal, soit latéral, suivant le besoin, dans le sens du tranchant, en appuyant sur le coup et retirant vivement le bras en arrière, de manière à scier.

Si de la position de la garde on voulait porter directement un coup de tranchant sur le corps, ce coup n'aurait que peu de force ; il faudrait donc don-



ner à la lame un certain élan en lui faisant décrire un moulinet rapide.

Nous ne pouvons passer sous silence le coup de manchette. Cette attaque n'est rien autre qu'un coup de tranchant sur la main, le poignet, l'avant-bras ou le bras de l'adversaire. Son emploi sera tout indiqué dans les combats où la distance entre combattants sera trop grande pour atteindre le corps.

Il résultera donc de ces explications que les coups de pointe seront préférables, sans toutefois en faire une règle absolue, les coups de tranchant ayant leur utilité dans bien des cas.

Du combat contre la baïonnette.

Les expériences que nous avons faites nous ont amené à croire qu'un combattant à pied armé du sabre pourra, avec de l'à-propos, mettre hors de combat un seul adversaire avec assez d'aisance, et, s'il a affaire à plusieurs, il pourra, tout au moins, les maîtriser jusqu'à ce que du secours lui arrive.

Nous nous sommes servi, dans ces exercices que nous avons fréquemment répétés, d'un sabre en acier assez lourd et de fusils armés de la baïonnette, à laquelle nous avons adjoint le fourreau attaché à la croisière, le bouton garni de chiffons par mesure de prudence. Il y a, avec ce fourreau, un léger excès de poids, mais il ne nuit pas outre mesure. Les hommes étaient munis de masques, de gants et de plastrons en toile à voile de salle d'armes.

La tactique à employer n'est pas bien compliquée contre un seul adversaire armé de la baïonnette. Que peut-il faire comme attaques ? Donner des coups de pointe, pas autre chose ; et encore ces coups sont-ils relativement assez lents à être portés, le poids de l'arme empêchant leur succession rapide.

A ce propos, qu'on veuille bien nous permettre de donner notre opinion personnelle sur le coup de pointe prescrit par le règlement actuel. D'après ce dernier, le mouvement « Pointez » doit être donné des deux mains, en lançant l'arme *sans la lâcher de la main gauche*, le poids du corps portant en avant, en tendant le jarret droit.

Cette façon de pointer nous paraît défectueuse. Dans le cours de nos recherches, nous avons reconnu que, si l'on veut toucher de cette manière, on est

entraîné en avant par son arme, et il faut déployer beaucoup de force pour se soustraire à cette impulsion ; la remise en garde, qui doit être vive, perd de sa vitesse ; de plus, on se rapproche trop de l'adversaire, qui peut facilement riposter : on fait ainsi le jeu de l'arme courte opposée. Le seul avantage de cette façon de pointer réside en ce que l'on peut plus énergiquement résister au choc de la parade adverse : mais c'est tout.

Il serait préférable, à notre sens, de revenir à l'ancien règlement, qui prescrivait le mouvement « Coup lancé », en lançant l'arme *de la main droite*, en se portant soi-même en avant, il est vrai ; mais le fait de lancer l'arme d'une seule main rendait plus maître de son corps, faisait atteindre de plus loin et donnait au coup plus de vitesse.

Sans vouloir revenir sur ce qui a été condamné par le présent règlement, il nous semble que, pour satisfaire aux desiderata de l'escrime à la baïonnette, les deux mouvements « Pointez » et « Coup lancé » auraient pu être conservés, sans que l'un exclue l'autre.

Du mouvement « Coup lancé », nous ne parlons ici que pour mémoire. Toutefois, dans le combat, il est certain que les hommes décideront, suivant leur initiative personnelle, lequel des deux coups sera le meilleur, ou bien les emploieront l'un et l'autre sans songer à se conformer un seul instant à ce que prescrit tel ou tel règlement.

Ce qui, d'ailleurs, vient corroborer notre dire, c'est que des hommes, après avoir été touchés par une riposte adverse en employant le « Pointez » actuel, sont revenus d'instinct à l'ancien « Coup lancé » ou à un coup lancé similaire plus approprié à la défense, c'est-à-dire en lançant l'arme *d'une seule main* et res-

tant assis sur leurs jambes, ce qui permet de revenir vivement en garde et de porter presque plusieurs coups de suite en tenant l'adversaire à distance.

Actuellement, pour familiariser les hommes avec l'escrime à la baïonnette, on les met en face de mannequins absolument passifs, que l'on agite plus ou moins fort et vite, et sur lesquels ils s'escriment en se plaçant dans les positions les plus favorables.

Autre chose est le vrai combat, où les adversaires attaquent, parent et ripostent, ce qui rend évidemment plus circonspect que d'avoir devant soi des mannequins recevant des coups et n'en donnant jamais..... Mais laissons de côté cette lacune évidente que nous essayerons de combler un jour.

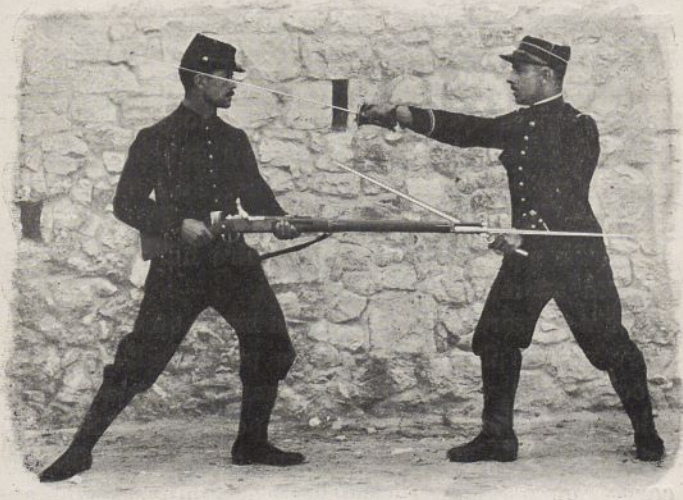


Fig. 2.

L'attaque de la baïonnette, disions-nous, se réduit aux coups de pointe donnés plus ou moins vite : on

déduit aisément la conduite à suivre pour un combattant armé du sabre. Un adversaire vous menaçant, prenez vous-même l'offensive, n'attendez pas d'être attaqué, allez vous-même au-devant de lui en recherchant presque le corps à corps. L'homme armé de la baïonnette sera embarrassé de son arme, il lui faudra du champ pour qu'il puisse l'utiliser ; ne lui en laissez pas prendre, soutenez votre attaque en vous emparant de son arme.

Etant en garde main de tierce, le fourreau du sabre dans la main gauche, votre pointe plus haute que la pointe adverse, rapprochez-vous vivement, prenez le contact, soit avec le sabre, soit avec le fourreau, appuyez fortement sur l'arme adverse en pressant dessus ; elle se trouvera abaissée, maîtrisée : c'est le moment favorable pour porter un coup de tranchant sur la figure à droite (*fig. 2*). Profitant de cette surprise, reprenez aussitôt le contact si vous l'avez perdu, en abaissant encore cette arme, qui pourrait avoir des tendances à s'élever, portez un nouveau coup de tranchant, cette fois sur la figure à gauche, en tournant la main les ongles en dessus. Un seul coup de tranchant sur la figure, soit à droite, soit à gauche, doit suffire pour mettre l'adversaire hors de combat ou tout au moins à votre merci.

Etant en garde main de tierce basse ou de seconde, votre pointe plus basse que la pointe adverse, rapprochez-vous vivement en prenant le contact et en relevant la baïonnette le plus possible, profitez de cette élévation pour porter un coup de pointe au corps ou un coup de manchette, coup excellent dans la position où se trouve l'adversaire, dont les mains et les poignets sont découverts (*fig. 3*).

Dans la défensive, l'adversaire ne pouvant que pointer, l'éducation de l'œil au point de vue distance

et précision dans la parade sera tout à fait importante. La question de distance est surtout importante en ce sens qu'il s'agit de discerner si elle sera suffisante pour permettre de parer, et si cette parade elle-

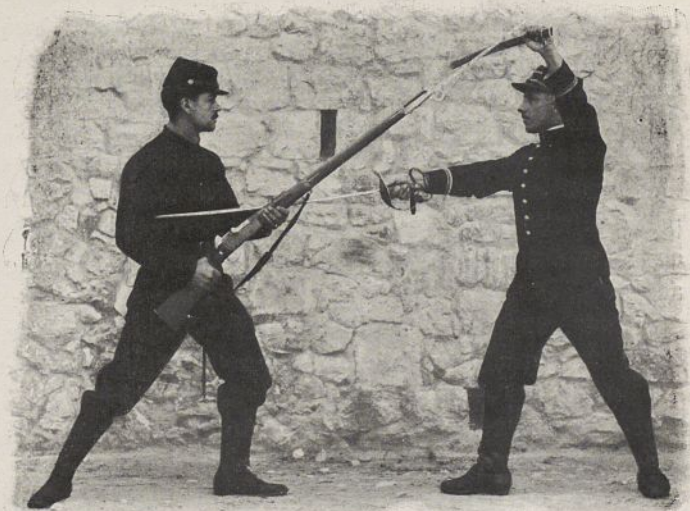


Fig. 3.

même ne sera pas faite sur la partie forte de l'arme adverse ; car alors elle ne pourrait plus détourner le coup. Quant à la question précision dans la parade, si celle-ci est faite trop tôt, l'adversaire ayant du jugement peut la tromper et toucher par un autre coup. Il faudra donc se placer à une distance convenable et parer au moment voulu, ni trop tôt, ni trop tard.

Aussitôt la parade faite, ripostez par les coups indiqués plus haut, suivant les circonstances, c'est-à-dire ripostez par les coups de figure à droite ou à

gauche, par le coup de pointe au corps, par le coup de manchette sur les mains ou les poignets. Bien que ce dernier coup puisse ne pas blesser l'adversaire, son choc en étant très douloureux lui fera lâcher l'arme.

En s'inspirant de l'exemple des Japonais, lors de leur guerre avec la Russie, on pourrait joindre à ces ripostes des coups de talon sur les pieds de l'adversaire, des coups de pied bas sur les tibias, des coups de poing en pleine figure ou au creux de l'estomac, lancés de la main gauche si elle est restée libre ; ou bien avec cette main se servir du fourreau du sabre pour en asséner des coups sur la tête ou les tibias ; ce fourreau permettra aussi de parer une riposte adverse (*fig. 4*).

A tous ces moyens de défense, nous ajouterons le revolver, qui est sans contredit le plus sûr auxiliaire.

Dans le cas de plusieurs adversaires vous menaçant, il faut renouveler l'exploit d'un des trois Horaces contre les Curiaces, en tendant, par une fuite simulée, à rendre le combat égal, un contre un. Vouloir essayer de s'en défaire simultanément nous paraît difficile, sinon impossible. On essaiera de prendre du champ, en faisant des moulinets si c'est nécessaire, et se servant d'abris s'il s'en rencontre. Les adversaires vous poursuivant, on peut admettre qu'ils ne seront pas tous doués d'une égale vitesse : un moment viendra donc où ils se dépasseront mutuellement, et ce sera alors le combat d'homme à homme en employant les coups déjà indiqués.

On nous objectera que souvent la retraite sera impossible, dans des endroits resserrés, dans la mêlée. Nous en convenons bien volontiers, mais en faisant remarquer que, si l'on se trouve gêné, embarrassé, à coup sûr les adversaires le seront tout

autant. Par de rapides moulinets on tâchera alors de se frayer un passage : le secours arrivera peut-être.



Fig. 4.

L'avantage restera aux combattants qui montreront le plus d'audace et d'énergie, qualités essentiellement françaises : nous ne voudrions point les amoindrir en les conseillant. Dans ces minutes extrêmes de la mêlée ou de l'assaut, on n'a plus le choix des moyens pour

prendre l'ascendant sur l'ennemi. Cependant, en attaquant ou parant, on veillera à ce que le sabre ne s'engage pas dans la croisière de la baïonnette, la bretelle ou les garnitures du fusil : il se trouverait pris, réduit à l'impuissance, se briserait peut-être par un faux mouvement.

Du combat contre la lance.

Les cavaliers sont armés de la lance ou du sabre. Considérons d'abord le cas d'un cavalier armé de la lance contre un combattant à pied armé du sabre. Si ce dernier possède quelques notions sur le manie- ment de son arme et tant soit peu de sang-froid, il pourra combattre avec avantage son adversaire, qui a une arme longue mais peu maniable.

Le lancier arrivant au galop, la lance en arrêt,



Fig. 5.

ne peut donner à cette allure qu'un coup de pointe, peut-être un coup de hampe, facilement parable et qui ne produira en tout cas qu'une contusion.

S'il manque son attaque ou si cette attaque est

parée, sa vitesse l'empêchera d'en porter une seconde; il s'agit donc d'éviter ce premier coup de pointe : les moyens en sont simples.

La première des choses à faire sera d'essayer de passer à la gauche de ce lancier. Bien qu'il n'ait pas de côté faible, vu la longueur de son arme, le côté gauche lui sera toujours moins favorable que le côté droit.



Fig. 6.

Sur son coup de pointe, si la lance vous menace à hauteur de poitrine, prenez la parade de quarte basse avec le fourreau, en appuyant sur elle le plus possible et ripostez par un coup de pointe au flanc de l'homme ou au poitrail du cheval, ou encore par un

coup de manchette en glissant le long de la lance (fig. 5).

Toujours sur son coup de pointe, s'il vous menace à hauteur de la tête ou des clavicules, prenez la parade de tierce haute avec le fourreau en l'élevant le plus possible, et ripostez par les mêmes coups (fig. 6).



Fig. 7.

Dans les deux cas, s'il en est temps encore, donnez un coup de tranchant sur les jarrets postérieurs du cheval.

La parade du coup de pointe et la riposte par le même coup pourront être exécutées d'une autre manière, qui consiste à s'asseoir sur les jarrets en fléchissant sur soi-même et en courbant le corps en avant ; ce mouvement très vite fait, on formera en même temps la parade de tierce haute avec le four-

reau et on ripostera par un coup de pointe au ventre du cheval (*fig. 7*).

Le croisé pourra être employé comme riposte. Sur une attaque dans la ligne haute, que vous soyez à

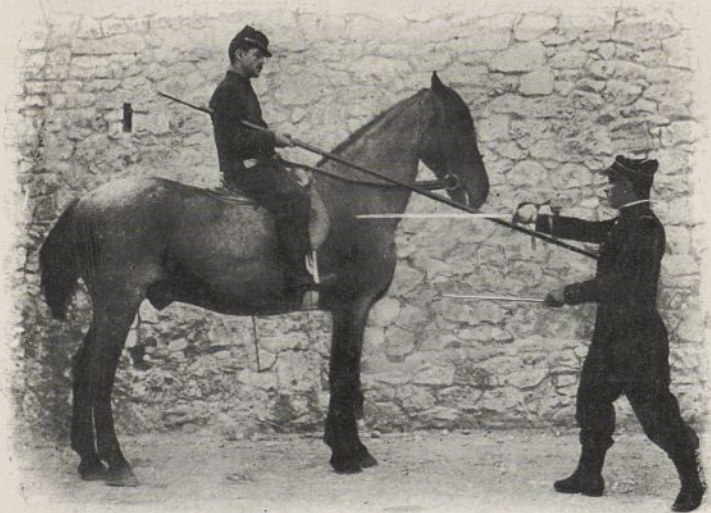


Fig. 8.

la droite ou à la gauche du lancier, opposez quarte et ripostez par un croisé dessous en allongeant le bras, tournant la main de seconde, c'est-à-dire les ongles en dessous, la pointe du sabre à hauteur du flanc du cheval ; la vitesse du lancier seule fera pénétrer le sabre sans que l'on ait à aider au mouvement (*fig. 8*).

L'enveloppement sera aussi employé contre la lance. Aussitôt après avoir pris contact avec elle, faire décrire au sabre un cercle complet, les deux armes bien étroitement unies, la pointe du sabre à hauteur

du flanc du cheval ; comme pour le croisé, le sabre pénétrera de lui-même. Cet enveloppement pourra être fait en partant de la ligne haute ou de la ligne basse. Nous rappelons que l'enveloppement ramène le sabre dans la ligne du départ.

Contre les coups de hampe, employez les parades de tierce et de quarte hautes ou basses, suivant le cas, en ayant soin de résister plus fortement au choc reçu, qui sera plus dur à supporter qu'un coup de pointe. Il y aura lieu ici de parer plus que jamais avec la partie forte du sabre ; vous riposterez par un coup de pointe au flanc de l'homme ou du cheval ou par un croisé dessous au flanc du cheval. Les coups de hampe, comme les coups de pointe, pourront aussi être parés en se courbant sur soi-même, en offrant, en un mot, la plus petite surface. Le lancier, pour donner ce coup, sera d'autant plus gêné que son adversaire sera plus bas, surtout si ce dernier est à sa gauche. Etant dans cette position assise, un coup de pointe au ventre du cheval aura des chances de réussir sans que l'on ait à se préoccuper du coup porté par l'adversaire, ce coup passant au-dessus de la tête par cette esquive (*fig. 9*).

Contre plusieurs adversaires, il sera plus facile de se défendre que contre plusieurs baïonnettes, un cheval ne se déplaçant pas aussi vivement qu'un homme. Donc, au lieu de battre en retraite, la fuite devant des cavaliers étant impossible, allez au-devant d'eux, en vous efforçant de passer à la gauche du lancier de l'aile gauche ; si des abris se présentent sur le parcours, s'en servir pour donner le change ; tendre enfin à rendre le combat individuel et employer parades et ripostes déjà indiquées.

Nous n'avons pas parlé de ripostes par le coup de tranchant sur la tête. Le lancier est, en effet, trop élevé

pour être atteint à cette partie, et son genre de coiffure, casque, shako, etc., enlève toute efficacité à cette riposte. En ce qui concerne les ripostes par le coup de tranchant sur le corps, les effets et l'équipement amortiront certainement ce coup.



Fig. 9.

La riposte par le coup de pointe à la figure ne sera pas non plus à tenter, la tête comparée au corps étant bien plus petite, plus élevée et pouvant être plus facilement manquée. On essayera tout ou plus un coup de tranchant sur la figure, soit à droite, soit à gauche.

L'effet moral d'un lancier arrivant sur vous au galop de charge, la lance en avant, est très considérable, il faut en convenir. L'arme est longue, fascine, atteint

de loin. De tous les combattants à cheval, les lanciers seront, pour ces motifs, le plus à craindre ; une troupe d'infanterie se laissant surprendre et approcher par eux sera bien prêt d'être défaite.

Mais, à la supériorité de la lance sur le sabre comme arme de premier choc, il convient d'opposer le peu de variété de son jeu : les moyens de défense contre elle seront donc peu variés aussi. Le lancier, disions-nous, ne peut guère que pointer ; il ne lui sera pas aisé de parer avec sa lance une riposte adverse, si la parade a été faite avec à-propos. Il pourra, sans doute, employer le mouvement « A l'entour, frappez » ; mais il ne lui sera pas aisé de l'utiliser contre un adversaire à pied, placé par conséquent plus bas que lui, son cheval, dans ce cas, le gênant dans l'exécution.

La difficulté consistera à prendre contact avec la lance ; une fois ce contact pris, l'avantage passe à l'arme courte. Cela d'autant plus aisément que l'attaque portée par le lancier est dessinée d'avance par lui. Et, grâce à cette esquisse, l'adversaire, n'étant pas dans l'indécision du coup à parer, n'a plus à se préoccuper que de l'exécution parfaite de la parade et de la riposte nécessaires.

Il reste bien entendu que, dans tous ces cas, nous ne parlons que d'un lancier agissant au galop de charge ; ce n'est qu'à cette allure, du reste, qu'il peut faire produire à son arme un certain rendement : s'il voulait combattre un adversaire à pied, à l'allure du trot ou de pied ferme, il serait vite à la merci de ce dernier, son arme longue étant plutôt une gêne qu'une aide pour lui.

Dans le combat contre le lancier au galop de charge, la précision dans la parade et la riposte sera

chose capitale. Le moment favorable étant relativement court et ne se représentant pas de sitôt, c'est donc une question d'œil et de sang-froid.

En résumé, le combattant à pied doit vaincre. Qu'il lui vienne toujours à l'esprit que plus l'arme est longue, plus aussi, avec de l'à-propos, elle est facile à détourner.

Du combat contre le sabre.

Il y a ici deux sortes d'ennemis à considérer : le *sabreur à cheval* et le *sabreur à pied*, cette qualification étant prise dans le sens d'homme armé du sabre.

DU SABREUR A CHEVAL. — Contre le sabreur à cheval, le combattant à pied éprouvera plus de difficultés que contre le lancier, l'arme opposée étant semblable à la sienne et se prêtant, comme elle, à un jeu assez varié. Néanmoins, l'homme à pied aura toujours un certain avantage sur le cavalier, qui ne pourra, aussi facilement que son adversaire, se mouvoir, se déplacer, se dérober, se coucher, ruser enfin : il y aura ainsi, à armes égales, supériorité marquée pour le combattant à pied.

La première des préoccupations de l'homme à pied sera de chercher à passer à la gauche du cavalier, et à sa droite si ce dernier est gaucher. Cette situation constituera déjà un avantage, le sabreur à cheval ne pouvant manier son sabre aussi facilement à sa gauche qu'à sa droite (difficulté encore accrue par le peu de hauteur de l'adversaire à pied).

Cette faiblesse du côté gauche est bien connue des cavaliers, qui font leur possible pour avoir l'adversaire à leur droite.

On pourra arriver à posséder le bon côté de la façon suivante : se laisser approcher à petite distance par le sabreur, en feignant de rester à sa droite, puis faire brusquement un écart et prendre sa gauche, sans craindre d'être heurté par le cheval. Si ce moment est bien choisi, la vitesse du cheval empêchera le cavalier de le détourner à temps pour vous barrer la

route. C'est, en somme, la tactique du toréador devant le taureau.

Si l'on a pu gagner ce bon côté, en profiter aussitôt pour prendre soi-même l'offensive, sans laisser au sabreur le temps de revenir de sa surprise et porter lui-même une attaque. Lancer au passage un coup de pointe au flanc de l'homme ou du cheval ou un coup de tranchant sur le chanfrein de ce dernier ; une fois le coup lancé, se tenir prêt à former une parade, une attaque adverse étant à craindre. Une autre façon de profiter de ce bon côté consiste à porter un coup de tranchant sur les jarrets du cheval lors de son passage ; ce coup, donné horizontalement, le bras bien allongé, en fauchant, les membres antérieur et postérieur gauches du cheval seront par cela même touchés.

A l'allure du galop de charge, il ne faut pas songer à plusieurs coups portés et rendus : il ne pourra être fait de part et d'autre qu'une seule attaque ou une seule parade et riposte.

— Si l'on n'a pu gagner le côté gauche, le sabreur aura pour lui le bon côté et voudra en profiter. Il arrivera sur vous avec l'intention de porter soit un coup de pointe au corps, soit un coup de tranchant sur la tête ou sur le corps. Entre ces deux coups, il choisira certainement le coup de pointe au corps, qui lui permettra, s'il atteint son adversaire, de le mettre plus vite hors de combat. Le coup de tranchant, en effet, à moins d'être porté sur la figure, sera considérablement amorti par les vêtements ou les diverses parties de l'équipement.

Il n'y aura donc à craindre sérieusement que le coup de pointe. Et encore cette crainte du coup de point sera-t-elle mitigée par la facilité avec laquelle un sabreur peut manquer son but. On ne saurait

croire combien la difficulté augmente pour lui, au fur et à mesure que l'allure est plus vive : le moindre écart du cheval ou du but, ou sa mauvaise appréciation des distances suffisent à lui faire porter le coup dans le vide.

Une opinion généralement admise est que les Français sont de merveilleux pointeurs. C'est peut-être vrai quant au pourcentage des coups lancés collectivement ; mais, pris individuellement, un cavalier en vaut un autre : l'un manquera quand l'autre touchera, et inversement. Les cavaliers sont sans doute exercés, pendant leur instruction, à lancer à toutes les allures des coups de pointe ou de tranchant sur des mannequins ; mais combien peu d'entre eux arrivent à toucher à chaque coup ! Il faut songer qu'indépendamment de la question vitesse, la difficulté augmente dès que le but est à un niveau plus bas. Des exemples cités ont montré que des chevaux avec leurs cavaliers étaient passés, sans leur faire aucun mal, sur des combattants couchés qui, eux, les avaient touchés au passage. Quand les régiments de cavalerie, sur le terrain de manœuvres, exécutent des sauts d'obstacles par pelotons, par exemple, il n'est pas rare de voir tomber un cavalier avec son cheval et le reste du régiment les franchir sans qu'ils soient seulement effleurés. Dans les courses de têtes ou de bagues qu'organisent quelques régiments, peu nombreux sont les cavaliers qui enlèvent des têtes ou enfilent des bagues du bout de leur sabre.

Aussi nous paraît-il qu'avec un peu d'initiative, un coup de pointe ou de tranchant sera facilement évité ou paré.

Supposons que le sabreur veuille vous porter un coup de pointe au corps. Sur cette attaque, prenez la parade de tierce basse ou de seconde avec le fourreau,

en appuyant sur le sabre adverse, et ripostez par un coup de pointe au flanc de l'homme ou du cheval, ou encore par un croisé dessous au flanc du cheval en allongeant le bras : dans cette position, et par la seule vitesse du cheval, le sabre pénétrera de lui-même (*fig. 10*).



Fig. 10.

Si le sabreur vous menace d'un coup de pointe à hauteur de la tête ou des épaules, prenez la parade de tierce haute avec le fourreau et ripostez par un coup de pointe au flanc de l'homme ou du cheval, ou bien par un coup de manchette, la position de votre adversaire facilitant cette riposte (*fig. 11*).

Après ces diverses ripostes, portez un coup de tranchant ou de fourreau sur les jarrets postérieurs du cheval si possible.

On pourra aussi parer le coup de pointe par la façon décrite dans le combat contre la lance, c'est-à-dire en s'accroupissant rapidement et portant immédiatement un coup de pointe au ventre du cheval : le coup porté par l'adversaire passera au-dessus de la tête (fig. 12). Après cette attaque, se tenir prêt à former une parade en vue d'une deuxième attaque adverse.

Les coups de tranchant, avons-nous dit, ne seront



Fig. 11.

vraiment à craindre que sur la tête ou la figure. Les parades à former sur les attaques à la tête ou à la figure seront la quarte haute ou la tierce haute, soit avec le sabre, soit avec le fourreau, et les ripostes à employer seront celles indiquées contre les coups de pointe. Contre les coups de tranchant portés sur le corps, les parades seront la quarte basse ou la se-

conde, et les ripostes seront les mêmes que contre les coups de pointe, en y ajoutant, si on les a en main, le croisé et l'enveloppement.

Nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de parler de la contre-riposte de la part de l'adversaire monté ; la vitesse de son cheval l'empêchera sûrement de l'exécuter, à moins qu'il ne soit au trot ou de pied ferme ; mais alors le combattant à pied aura le dessus.

Pour toutes ces questions, il faut tenir compte du

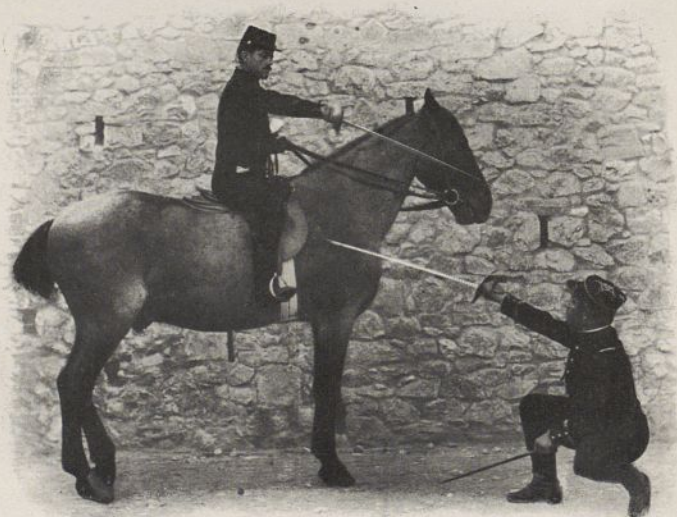


Fig. 12.

peu d'habileté des adversaires qu'on aura devant soi (hommes de troupe dans la plupart des cas). Pourtant, si l'on avait affaire à un sabreur habile dans le maniement de son arme et s'attendant à une parade et une riposte adverses, une courte phrase d'armes pourrait être échangée. Mais, même dans ce cas, nous

semble-t-il, le résultat ne serait pas changé : le combattant à pied, étant plus mobile, doit vaincre. Que l'on reste, d'ailleurs, bien convaincu qu'un sabreur chargeant ne songe qu'à l'offensive, le rôle des cavaliers étant l'attaque et non la défense.

Il sera encore assez commode de se défendre contre plusieurs sabreurs. L'arme opposée est courte et nécessite le rapprochement des adversaires, à l'avantage du combattant à pied. Ce dernier usera de toutes les ruses possibles, se couchant, se dérochant, sautant à droite, à gauche, faisant preuve de la plus grande mobilité. Il essaiera aussi d'employer la tactique conseillée contre plusieurs lanciers, en cherchant à passer à la gauche du sabreur de l'aile gauche ; s'il ne le peut pas et est entouré, il devra faire des moulinets en lançant, pendant leur exécution, un coup de pointe à l'adversaire ou au cheval le plus proche. Les attaques portées par les sabreurs à cheval ne se succéderont pas si rapidement que l'on ne puisse les parer, et il est indiscutable qu'ils se gêneront mutuellement pour les porter. Dans ces diverses évolutions, il pourra même arriver que le cheval de l'un d'eux serve de rempart et facilite la défensive. Quelques instants gagnés de la sorte permettront souvent aux voisins d'accourir pour dégager le combattant resté seul. Il nous paraît, en effet, que la situation de ce combattant n'est pas aussi désespérée qu'on pourrait le croire. L'expérience à tenter d'un pareil combat serait trop risquée ; mais de fortes présomptions nous font supposer qu'avec un combattant calme, froid et pressé par le danger, les choses se passeraient ou devraient se passer ainsi que nous l'exposons, l'instinct de la conservation étant là pour le forcer à recourir à des moyens extrêmes qu'il n'oserait employer lors d'une simple expérience.

Contre le sabreur à cheval, nous conseillerons les coups de tranchant, ce que nous n'avons pas fait contre le cavalier armé de la lance, cette dernière augmentant la distance entre combattants en raison de sa longueur. Ces attaques seront portées sur la tête, le chanfrein, l'encolure, la croupe ou les jarrets du cheval ; elles ne seront pas portées sur le cavalier lui-même par suite de sa position dominante. Et, bien que ce dernier ne soit pas, par cela même, atteint directement, son cheval, blessé, affaibli, affolé, pourra le désarçonner ; et chacun sait qu'un cavalier désarçonné se trouve dans un état d'infériorité notoire. Dans ce cas, en mettant les circonstances au mieux pour lui, si l'on admet qu'il n'ait pas été fortement contusionné par la chute et qu'il ait pu se dégager à temps, il lui sera possible de combattre à pied. Ce sera alors le combat entre sabreurs à pied.

DU SABREUR A PIED. — Ce genre de combat entrant dans le cadre de ce qui peut être enseigné dans les salles d'armes, les maîtres ou professeurs seront, aussi bien que nous, capables de guider et conseiller leurs élèves.

Néanmoins, on saura qu'avec le sabre il existe deux façons de combattre. Bien que dérivant des mêmes principes, suivant que l'on s'en servira en salle ou sur le terrain, le jeu sera différent.

Pour donner une idée plus frappante de la différence existant entre les deux jeux, nous dirons que le sabre en salle est au sabre sur le terrain ce que le fleuret est à l'épée : le premier étant un assaut tout de conventions, dont on ne doit pas s'écarter pour la régularité même du jeu ; le second, un assaut où tout compte, malgré peut-être le décousu du jeu ou le manque de méthode. La surprise d'un sabreur fort

en salle se battant pour la première fois sur le terrain sera égale à celle d'un fleurettiste se battant, pour la première fois aussi, contre un épéiste même médiocre.

Quand, en salle, on aura acquis les connaissances indispensables, qu'on se sera rompu aux attaques, parades et ripostes, il sera bon de s'habituer à combattre en plein air. On se rapprochera ainsi davantage de la réalité, et l'on s'apercevra, en peu de temps, de ce qui pourra être fait ou évité.

Le combat sur le champ de bataille, contre un ou plusieurs adversaires à pied, ne saurait être considéré comme un assaut courtois de salle ou de terrain, où chacun des adversaires emploiera ou devra employer des moyens légaux d'escrime en vue de s'assurer la victoire. Ici point de légalité, point de faux amour-propre d'escrimeur ou de fausse honte dans la tactique à suivre. La suppression de l'adversaire étant le seul but à atteindre, à un sabre seul il ne faudra pas se croire tenu d'opposer un sabre seul aussi ; en guerre, le sentiment n'aura pas cours et le côté chevaleresque du combat entre sabreurs devra être écarté. On se servira alors des armes que l'on aura avec soi : du sabre pour pointer, sabrer et parer ; de son fourreau pour parer, asséner des coups et, le cas échéant, du revolver, que l'on aura soin de tenir toujours chargé.

En supposant un adversaire pareillement armé, la victoire reviendra nécessairement à celui des combattants qui aura le plus travaillé en temps de paix et dont, par conséquent, la préparation sera la plus grande.

Jusqu'à ce jour, du reste, il ne nous a pas été donné de constater l'existence d'une méthode quelconque sur la façon de se servir du sabre et de ses acces-

soires (1) en campagne. Le sabreur qui saura donc associer au sabre le fourreau et le revolver, en y ajoutant quelques ruses dont nous parlons plus loin, aura facilement raison d'un adversaire arrivant sur le terrain avec son instinct seul comme science du combat.

Les coups de pointe à la main, au poignet, à l'avant-bras, au bras, ainsi que les coups de manchette aux mêmes parties, seront, en prenant le contact, les pre-

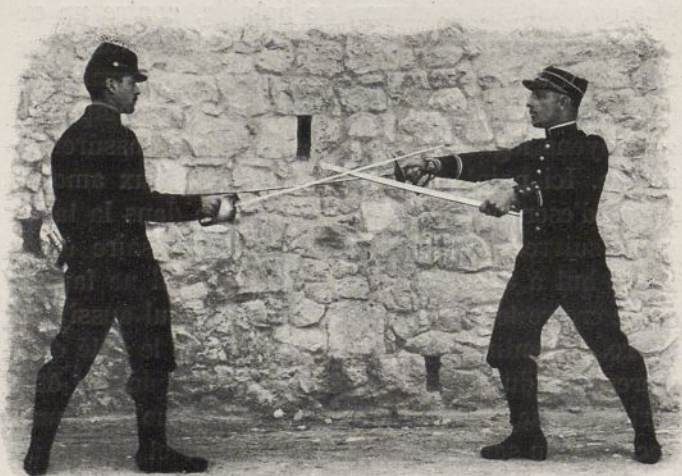


Fig. 13.

miers des coups à exécuter. Quand, dans le feu de l'action, les distances se rapprocheront, on fera intervenir le fourreau, si le revolver est déchargé ou n'a pu suffire (*fig. 13*). Les coups savants et autres combi-

(1) Par accessoires du sabre nous entendons le fourreau et le revolver.

naisons avec le sabre ne devront pas être recherchés, le poids du sabre ralentissant toute vitesse dans leur exécution.

On ne cherchera à atteindre le corps que lorsque, avec le sabre ou le fourreau, on aura, tout en le maintenant, écarté le sabre adverse afin d'éviter le coup double. Cette condition remplie, attaquer le plus souvent possible par le coup de pointe au corps dans la ligne d'engagement (coup droit), ou dans l'autre ligne en passant par-dessous (dégagement), ou en passant par-dessus la pointe adverse (coupé) : ces coups exécutés avec la main de tierce (ongles en dessous) ou de quarte (ongles en dessus).

Le coup de pointe au corps exécuté avec vitesse et décision, de n'importe quelle manière, sera de toutes les attaques celle qui forcera le plus l'adversaire à aller à la parade.

Dans ces diverses attaques, ne pas négliger de se servir du fourreau, soit pour écarter le sabre adverse, soit pour tromper sur l'attaque réelle.

L'attaque par le coup de pointe à la cuisse pourra aussi être exécutée, mais en couvrant avec le fourreau, la ligne haute se trouvant découverte et exposée aux coups d'arrêt.

Sur une attaque simple, arrêter l'adversaire par le coup de pointe ou de manchette aux extrémités, en sautant en arrière. Sur une attaque composée, l'arrêter par le coup de pointe à la figure ou à la poitrine, ou par le coup de tranchant sur la tête ou la figure, soit à droite, soit à gauche, le fourreau servant à se couvrir de l'attaque adverse.

Les sauts de côté à gauche ou à droite seront à commander. Par exemple, on pourrait faire, en sautant à droite, feinte d'un coup de pointe avec le fourreau, de la main gauche ; l'adversaire, ébranlé par

cette feinte, porter aussitôt le véritable coup, c'est-à-dire coup de pointe au corps avec le sabre de la main droite (*fig. 14*).

Le corps à corps sera aussi à rechercher, le fourreau joint au sabre facilitant la prise du sabre ad-

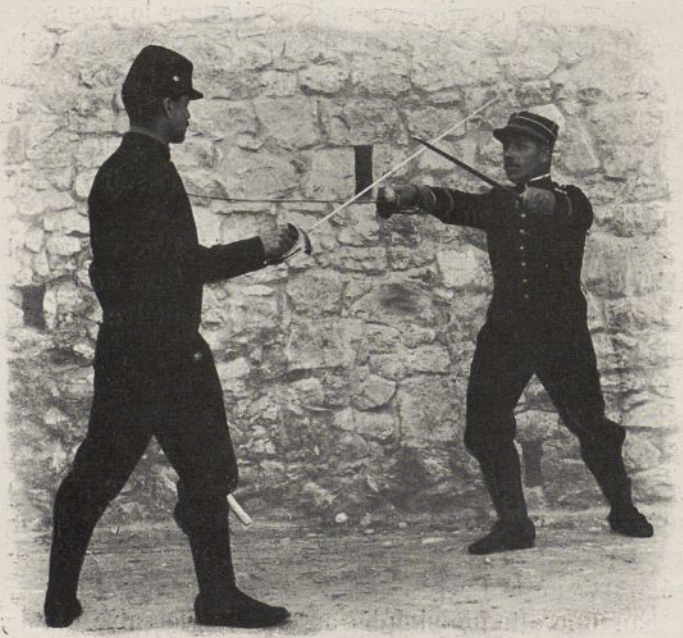


Fig. 14.

verse. Dans cette position rapprochée, donner des coups de pied bas sur les tibias, des coups de talon sur les pieds de l'adversaire tout en lançant, à l'occasion, un coup de pointe ou de tranchant sur n'importe quelle partie du corps (*fig. 15*). Il va de soi qu'une pareille tactique exige promptitude, vitesse et décision dans les mouvements.

Après la parade, riposter presque toujours par le coup de pointe au corps, riposte qui arrive vite et découvre au minimum ; sauter vivement en arrière



Fig. 15.

après l'avoir lancée : on se trouvera ainsi moins exposé à recevoir la contre-riposte, dans le cas où l'adversaire serait capable de l'exécuter.

Les meilleurs des coups de tranchant, comme ripostes, seront ceux portés en doublant le coup de sabre, c'est-à-dire allant de la parade du coup de ventre au flanc adverse et réciproquement, de la parade du coup de pointe en dessus au flanc, de la parade du coup de pointe en dedans au ventre et de la parade du coup de figure à droite à la figure à gauche et réciproquement. De toutes ces ripostes, nous conseillerons particulièrement celles portées sur la figure, les autres ne pouvant blesser sérieusement l'adversaire, les vêtements et l'équipement leur enlevant au moins les deux tiers de leur efficacité.

Dans le combat entre sabreurs à pied seulement, la phrase d'armes pourra se présenter et méritera d'être appréhendée jusqu'à un certain point.

De deux choses l'une ici : ou bien on sera supérieur à son adversaire, ou bien on sera battu par lui.

Le combattant fort et déjà familiarisé avec ces genres de combat, dès les premiers engagements, se rendra vite compte de sa supériorité et fera en sorte que ses attaques ou ripostes, portées le plus rapidement possible, arrivent à toucher dans le minimum de temps et avec le minimum de risques.

L'objectif du combattant se sentant le plus faible sera, au contraire, de couper court immédiatement à ce commencement de défaite, soit en prenant du champ, interrompant ainsi la phrase, soit en recherchant le corps à corps. En étudiant la situation critique dans laquelle ce dernier se trouve engagé, le corps à corps, pour lui, sera le moyen d'égaliser les chances ; car il lui sera facile de porter des coups de sabre ou de fourreau sur la tête ou la figure de son adversaire, des coups de pied bas sur les tibias, des coups de tête au creux de l'estomac, etc. Ayant le dessous comme escrimeur, il devra se montrer supérieur

dans cette sorte de pugilat. Quelques coups bien appliqués, n'importe comment, rétabliront le combat à son profit.

A notre avis, d'ailleurs, et en raison du poids des sabres, il ne nous paraît pas que la phrase d'armes puisse jamais être bien longue ; en tout cas, son exécution nécessitera un adversaire véritablement supérieur en escrime au sabre, ce qui sera l'exception.

Ainsi que pour le jeu de l'épée, le combat entre sabreurs à pied nécessitera une grande connaissance des notions de la distance. Celles-ci, une fois acquises, éviteront au combattant toute surprise, l'aideront à frapper sûrement l'adversaire et lui permettront de parer et riposter à coup sûr.

En se conformant à ces règles, on reconnaîtra avec nous que l'offensive et la défensive seront rendues bien plus simples et plus commodes, l'assaillant ne trouvant devant lui que le vide ou le chemin de son attaque lui étant barré par le sabre ou le fourreau. En ce sens, l'attaque et la défense seront facilitées et plus agressives. Les officiers et sabreurs en général, expérimentant ce que nous conseillons, jugeront ainsi combien il est facile de se défaire d'un adversaire prévenu ou non.

Nos expériences personnelles nous permettent d'affirmer l'efficacité d'une telle méthode, les ayant exécutées contre des prévôts, adversaires possédant déjà une certaine éducation en escrime, certainement supérieure au niveau moyen des ennemis éventuels.

La défensive contre plusieurs sabreurs à pied (cas qui se présentera bien rarement, la plupart de ceux-ci étant à cheval) sera le plus ardu de tous les combats. Ici plus que jamais le combattant devra faire appel à toute sa science ; ses ennemis, possédant les mêmes armes, peuvent se concerter dans leurs attaques.

Toute son attention ne sera pas de trop pour sortir indemne d'une pareille situation.

S'il ne dispose pas d'un peu de champ pour exécuter les diverses évolutions ou ruses décrites précédemment, malgré toute sa valeur il sera vaincu en peu de temps. Dans cette hypothèse, on pensera, comme nous, que l'on ne se trouve pas seul sur le champ de bataille et que les voisins sont là pour aider. En s'aidant soi-même par des moulinets, en profitant des fautes commises par les adversaires, on peut espérer, sinon être victorieux, tout au moins vendre chèrement sa vie. Tout est bon entre des mains viriles.

La pensée du combattant doit écarter de lui l'idée qu'il peut être battu. Se trouverait-il même dans les situations les plus périlleuses, les plus désespérées, l'audace, l'énergie, la fougue suppléeront et feront plus qu'égaliser les chances. Il faut vaincre et non mourir.

CONCLUSION

Le rôle des maîtres d'escrime, dans l'armée, est d'enseigner ce qu'ils ont appris ; de rechercher en même temps à perfectionner ce qu'ils savent déjà ; de tendre, enfin, par cet enseignement, à faire de leurs élèves des combattants assurés, confiants en eux-mêmes et en l'arme qu'ils travaillent ensemble. Nous avons cru ne pas sortir de ce rôle et remplir notre devoir de maître militaire en indiquant, aux officiers qui voudront bien nous lire, ce que nos moyens de professionnel nous ont permis d'acquérir dans cette escrime spéciale du sabre qui fait le sujet de cette étude.

On ne nous reprochera certainement pas de nous être ému de ce fait que, dans l'infanterie, les officiers fréquentant la salle d'armes négligent l'étude du sabre. Le fleuret, l'épée, sont parfaitement approfondis par tous ; mais le sabre, à part quelques exceptions, est complètement délaissé. Ignorerait-on qu'avec lui on partira en guerre et que de lui seul peut-être dépendra la vie ?

La victoire, dans une rencontre, ne saurait revenir à un adversaire qui ne connaîtrait pas le maniement de l'arme avec laquelle il doit combattre. Et l'on ne peut avoir la prétention, sans préparation aucune, de se montrer rompu aux finesses et roueries du combat.

Nous nous sommes efforcé de pallier à ces desiderata. Notre travail doit son existence au désir, main-

tes fois exprimé, d'une méthode simple et pratique sur l'emploi du sabre en campagne.

Nous nous croirons payé de nos peines et nous estimerons heureux si, dans nos modestes fonctions, nous avons pu être utile à l'armée, à notre pays.



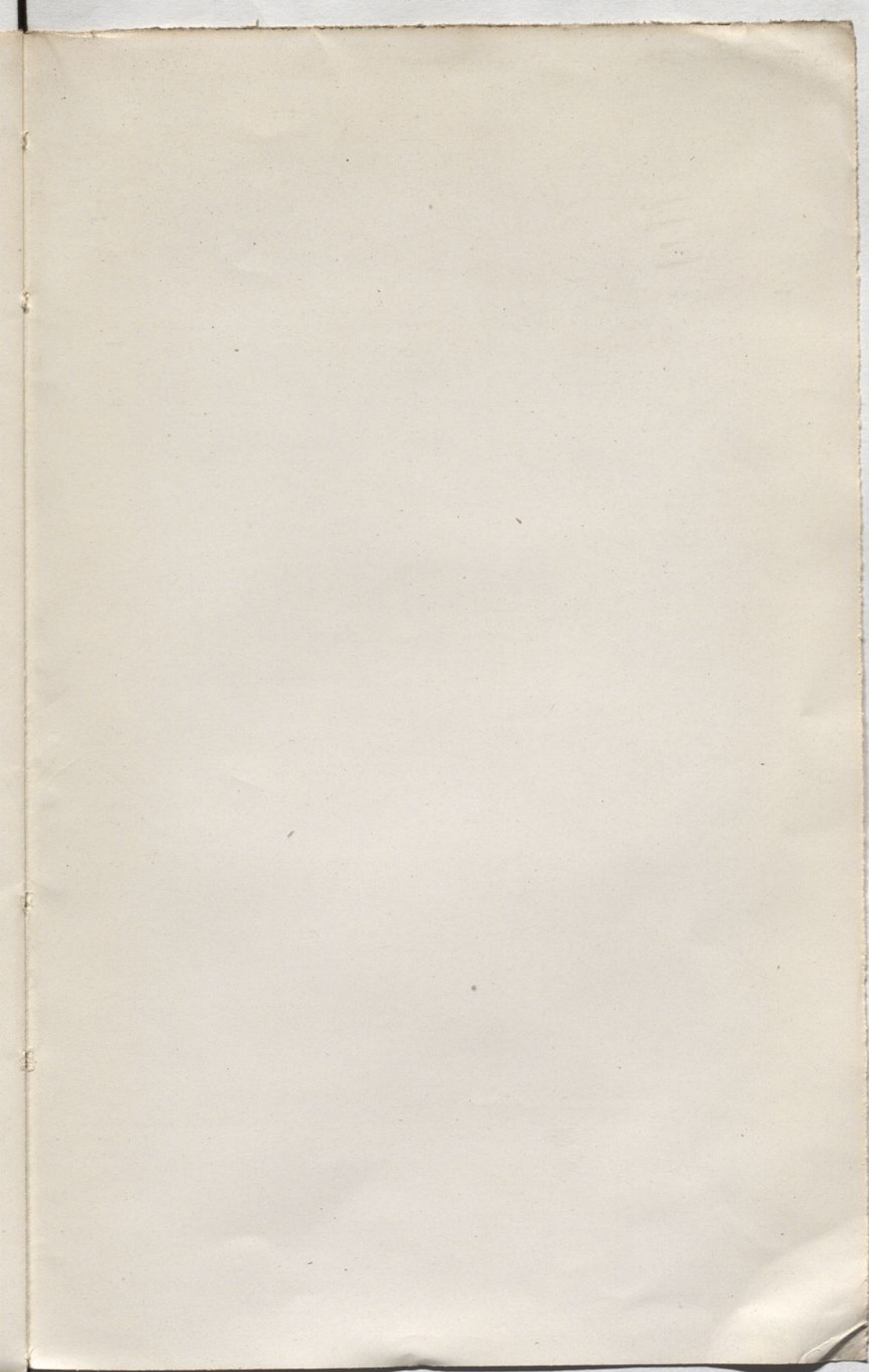
TABLE DES MATIÈRES

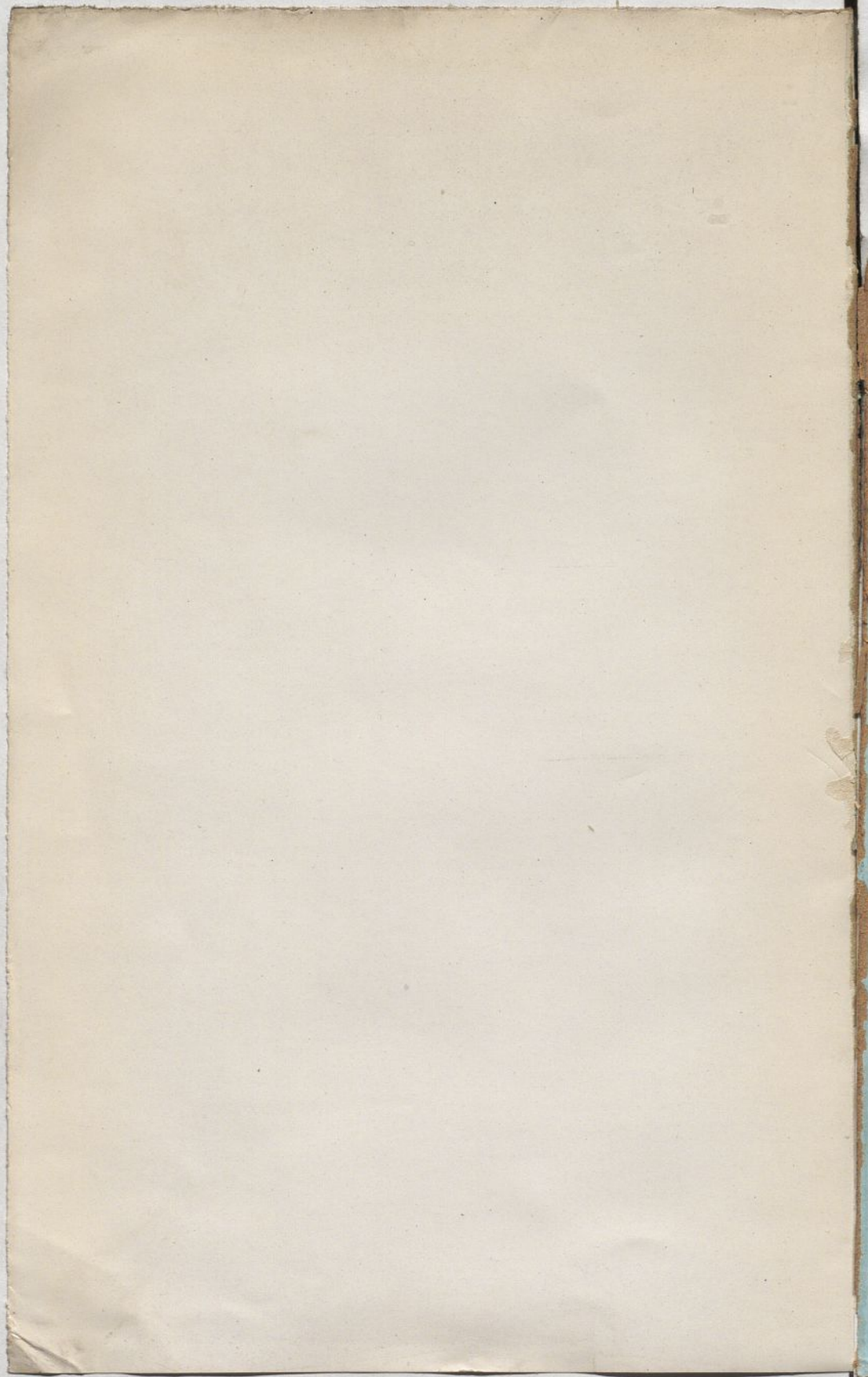


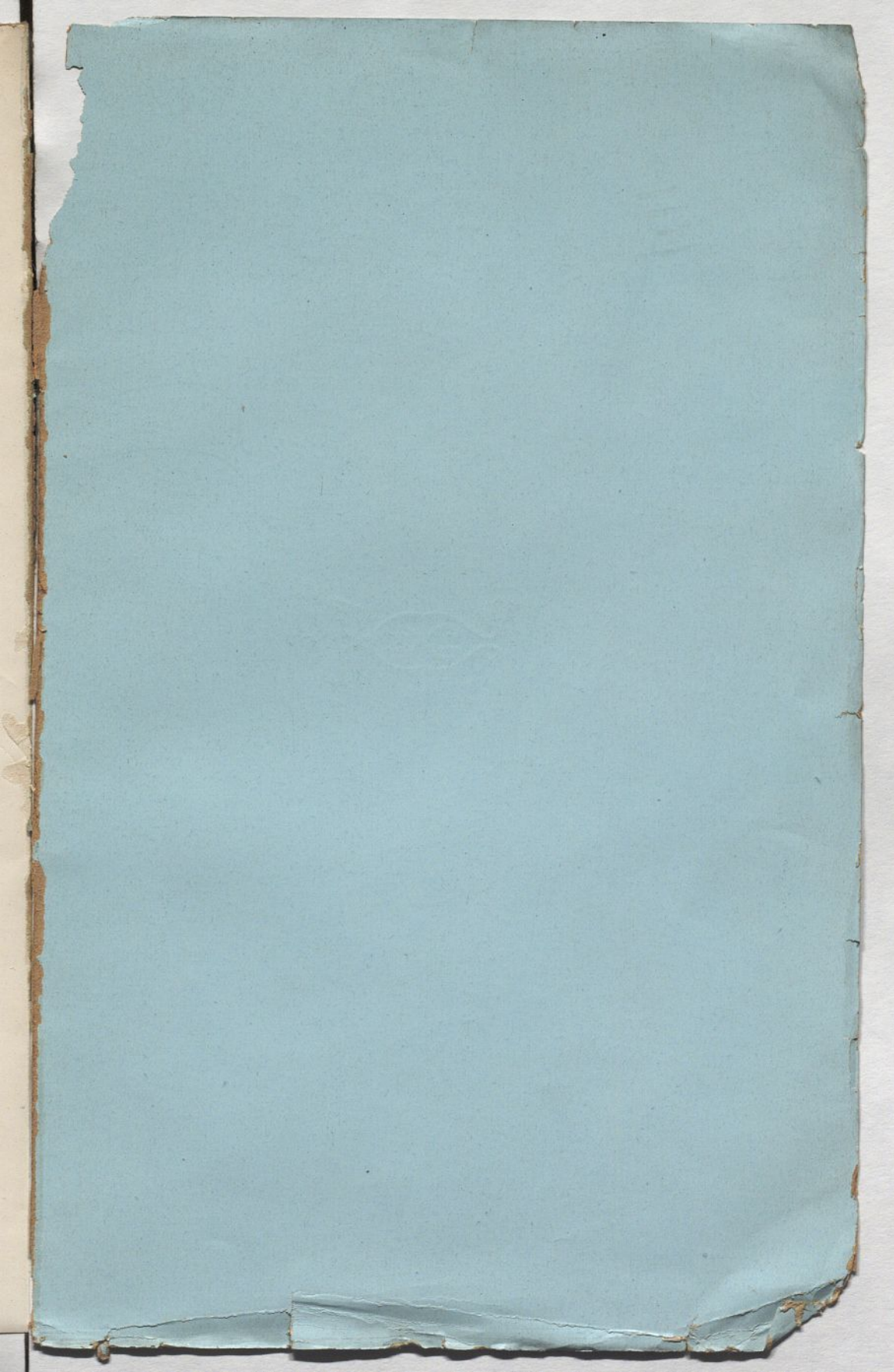
	Pages.
AVANT-PROPOS.	5
<i>Du sabre</i>	11
Manière de tenir le sabre.....	11
De la garde.....	11
Des lignes et des positions de la main.....	13
De l'attaque.	13
De la parade.....	14
De la riposte.....	15
Du croisé et de l'enveloppement.....	15
Des moulinets.	16
Des coups de pointe et de tranchant.....	17
<i>Du combat contre la baïonnette</i>	19
<i>Du combat contre la lance</i>	27
<i>Du combat contre le sabre</i>	35
Du sabreur à cheval.....	35
Du sabreur à pied.....	42
CONCLUSION.	51

TABLE OF CONTENTS

1	Introduction
2	Chapter I
3	Chapter II
4	Chapter III
5	Chapter IV
6	Chapter V
7	Chapter VI
8	Chapter VII
9	Chapter VIII
10	Chapter IX
11	Chapter X
12	Chapter XI
13	Chapter XII
14	Chapter XIII
15	Chapter XIV
16	Chapter XV
17	Chapter XVI
18	Chapter XVII
19	Chapter XVIII
20	Chapter XIX
21	Chapter XX
22	Chapter XXI
23	Chapter XXII
24	Chapter XXIII
25	Chapter XXIV
26	Chapter XXV
27	Chapter XXVI
28	Chapter XXVII
29	Chapter XXVIII
30	Chapter XXIX
31	Chapter XXX
32	Chapter XXXI
33	Chapter XXXII
34	Chapter XXXIII
35	Chapter XXXIV
36	Chapter XXXV
37	Chapter XXXVI
38	Chapter XXXVII
39	Chapter XXXVIII
40	Chapter XXXIX
41	Chapter XL
42	Chapter XLI
43	Chapter XLII
44	Chapter XLIII
45	Chapter XLIV
46	Chapter XLV
47	Chapter XLVI
48	Chapter XLVII
49	Chapter XLVIII
50	Chapter XLIX
51	Chapter L
52	Chapter LI
53	Chapter LII
54	Chapter LIII
55	Chapter LIV
56	Chapter LV
57	Chapter LVI
58	Chapter LVII
59	Chapter LVIII
60	Chapter LIX
61	Chapter LX
62	Chapter LXI
63	Chapter LXII
64	Chapter LXIII
65	Chapter LXIV
66	Chapter LXV
67	Chapter LXVI
68	Chapter LXVII
69	Chapter LXVIII
70	Chapter LXIX
71	Chapter LXX
72	Chapter LXXI
73	Chapter LXXII
74	Chapter LXXIII
75	Chapter LXXIV
76	Chapter LXXV
77	Chapter LXXVI
78	Chapter LXXVII
79	Chapter LXXVIII
80	Chapter LXXIX
81	Chapter LXXX
82	Chapter LXXXI
83	Chapter LXXXII
84	Chapter LXXXIII
85	Chapter LXXXIV
86	Chapter LXXXV
87	Chapter LXXXVI
88	Chapter LXXXVII
89	Chapter LXXXVIII
90	Chapter LXXXIX
91	Chapter LXXXX
92	Chapter LXXXXI
93	Chapter LXXXXII
94	Chapter LXXXXIII
95	Chapter LXXXXIV
96	Chapter LXXXXV
97	Chapter LXXXXVI
98	Chapter LXXXXVII
99	Chapter LXXXXVIII
100	Chapter LXXXXIX
101	Chapter LXXXXX









BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01365357 3